

A MON AMIE

Mlle G. B..., écrivain.

Plus d'un accent, plus d'une lyre
 A répété ton nom charmant,
 Et chaque voix qui le soupire
 Toujours ressemble au plus doux chant.
 On commente tes mille charmes,
 On convoite ton amitié ;
 Mais on ne sait pas que les larmes
 Entre nos cœurs sont de moitié...
 Eh bien ! Georgette, s'il t'arrive
 D'en verser une—un de ces jours—
 Attends là-bas, sur quelque rive,
 J'irai bien vite à ton secours !
 Mais avant que ton front s'incline
 Sous le poids d'une autre douleur,
 Je t'arracherai cette épine
 Qui fera saigner ton bon cœur.
 J'aimerai ta plainte touchante :
 Oh ! les pleurs... Je connais cela !
 En consolant ton âme aimante
 Je trouverai qu'il faut bon là.
 Et si, plus tard, dans un beau rêve,
 Dieu te découvre le plaisir—
 Ah ! qu'il te montre aussi la grève
 Où j'erre avec ton souvenir !

MARGUERITE DES CHAMPS.

Montréal, 1900.

LES LÉPREUX

Je lisais, un de ces jours, l'émouvante conférence donnée à l'asile des Sourdes-Muettes de Montréal par notre très aimable collaboratrice Laurette de Valmont.

LE MONDE ILLUSTRÉ publiera sous peu cette page émue, si bien dite, qu'elle fera verser des larmes à bien des yeux.

« Laissez glisser un rayon de soleil—nous dit le gracieux conférencier—sur l'aile de l'oiseau ; laissez tomber une goutte de rosée sur le calice de la fleur, et vous oublierez que l'oiselet ne chante pas, en admirant les reflets et les miroitements de ses ailes diaprées, vous ne vous souviendrez plus que la fleur n'a point d'arôme, en regardant sur le velours de sa corolle, le diamant de la rosée. »

Quelle belle peinture de la plus divine des vertus, la Charité ; quel adorable exposé de ses effets.

Vous souvient-il du Rév. Père Damien ?

Il ne s'est pas contenté de donner le rayon de soleil, la goutte de rosée—l'or, la nourriture du corps et de l'âme :—comme notre vénérable dom Bosco de Montréal, M. l'abbé Thérien, avait non seulement tout donné à ses pauvres enfants de la Réforme, mais s'était donné lui-même pour leur salut ; ainsi le Père Damien donna ce qu'il possédait, mais se donna en outre lui-même tout entier pour ses lépreux, les soigna, les consola, les nourrit, demeura parmi eux... et enfin, conséquence toute naturelle mais terrible dans sa hideur, fut atteint de la lèpre, continua son ministère devenu désormais le ministère d'un martyr, tomba en décomposition sans que sa grande âme fût atteinte, et mourut en soignant encore et baisant les horribles plaies de ses enfants de prédilection...

Superbe leçon pour tous, prêtres ou laïcs !...

De Kumamoto, au Japon, un de ces sublimes héros, atteint de la folie de la Charité, M. l'abbé J.-M. Corre, missionnaire apostolique, nous adresse une lettre comme savent écrire ces hommes illustres—qui s'ignorent eux-mêmes et passent souvent trop ignorés dans la multitude affairée.

Qui donc a le temps de s'occuper de ceux qui pleurent, de ceux qui souffrent, de ceux qui se voient mourir chaque jour lambeau par lambeau, le corps se pourrissant insensiblement mais sans répit, sans ralentissement, sans le moindre rayon d'espoir laissé à celui que ronge la lèpre ?

Que nous voudrions publier cette lettre du noble prêtre ! Depuis 1894, nos missionnaires ont recueilli les lépreux à Biwasaki, village près de Kumamoto (Japon). En octobre 1898, les Sœurs Franciscaines y arrivaient et prenaient, sous leurs soins, le petit hôpital de bois de ce village. Et savez-vous combien de lépreux et autres infirmes ont passé déjà en cet hôpi-

tal où ils trouvent des dévouements que leurs mères n'auraient pas ?—Quatre cent quatre-vingt-huit !...— Voyez, à la gravure, ces misérables avec les bonnes Sœurs !

Un peu plus loin, à douze lieues de Kumamoto, à Yatsushiro, ils ont enregistré trente-trois noms. A Kumamoto, ce sont les Sœurs de l'Enfant-Jésus qui courent à la mort en souriant à ceux qui les tuent : elles viennent d'arriver, et déjà elles ont soigné cent deux malades de toute espèce.

Mais il leur faut un local, il est urgent de remplacer l'hôpital en bois de Biwasaki par un hôpital plus convenable : il manque trente mille francs pour y parvenir.

Le zélé missionnaire divise cette somme en une souscription de soixante parts, à cent dollars : voilà certes un placement mille fois plus sûr et plus productif que tous les placements du monde : cela rapportera le bonheur—les autres ne laissent que crainte et dégoût. Ceux qui ne pourront souscrire à ce chiffre pourront le faire au montant que leur dictera leur cœur et que leur permettra leur fortune. Ils pourront envoyer, par mandat-poste international, n'importe quelle somme en l'adressant à M. l'abbé J.-M. Corre, missionnaire apostolique, à Kumamoto (Japon), ou à M. l'Économiste du Grand Séminaire de Montréal.

Cette aumône est bien dans les traditions apostoliques, car elle disposera ces pauvres païens au christianisme. Or, Notre Seigneur a dit (Luc X-89) : « Quand vous entreprendrez la conversion d'une ville, commencez par soigner les malades qui y sont. »

Nous avons résumé la lettre du vénérable missionnaire, tout en y ajoutant ce que notre cœur nous dictait : est-ce en vain que nous aurons joint notre faible voix à la sienne ?...

DE THERMES

Déjà, sans la pauvreté, ah ! que c'est triste, le sort des malades et des moribonds dans le paganisme ! Souffrir sans espérance ! Cesser de souffrir en ce monde, pour aller souffrir bien plus encore dans l'autre pendant toute l'éternité ! Peut-on y penser sans frémir ! Mais quand la pauvreté vient s'ajouter à la maladie et au paganisme, c'est le plus grand comble de maux dont l'homme puisse être affligé ici-bas.

Nous avons ici, à côté de nous, tout un quartier habité par de pauvres lépreux. C'est peut-être la plus pitoyable collection du genre qui existe dans l'univers. Ils sont ramassés là de toutes les parties de l'Empire, chassés et abandonnés par leurs familles, dont ils étaient le déshonneur et la ruine. Leur misère est épouvantable. Souvent ils n'ont rien à manger. La plupart n'ont qu'un habit, et quel habit ! J'ai vu là une pauvre mère, qui n'avait plus de pieds, presque pas de mains, et qui n'avait pour tout vêtement qu'un vieux chiffon, qui lui couvrait à peine la moitié des épaules. Avec son petit enfant tout nu, elle essayait de cacher le reste de son corps !

Ils logent dans des baraques ou chambres communes. Mais quand leur maladie est arrivée à un cer-

tain degré, ils répandent une telle odeur, que leur voisinage devient insupportable à leurs compagnons ; et alors on décide leur exclusion. A partir de ce moment, ils ne paraissent plus avec les autres ; ils couchent dehors abandonnés de tous, sans natte, sans couverture, exposés à la pluie et aux vents, pleurant, gémissant, et soupirant après la mort, qui ne tarde généralement pas à arriver.

Il ne reste qu'à les enterrer. Quatre ou cinq des compagnons les plus valides creusent une fosse. On achète un baril de reout ; on y jette le cadavre, et on dépose le tout dans la terre, sans prêtre ni cérémonies. L'enterrement revient à dix-huit ou vingt sous. Mais on prend-on cet argent ? Quelques-uns ont une petite casserole pour cuire leur riz : on la vend. Chacun a aussi un reste d'habit ; naturellement on ne le lui laisse pas dans sa bière, on le vend également, et il rapporte quelquefois jusqu'à huit ou dix sous. Puis, il y a, à côté des chambrées, les lieux d'aisance, dont le fumier est vendu régulièrement aux pauvres laboureurs des environs, et le produit sert à compléter les frais des funérailles.

Dans le même quartier, mêlés aux lépreux, il y a aussi d'autres pauvres malades de différentes sortes, surtout des syphilitiques, hommes et femmes. Ces syphilitiques sont encore plus dégoûtants et plus malheureux que les lépreux ; mais je n'ose donner aucun détail sur leurs misères. Qui a péché, eux ou leurs parents ? Réponse : nous sommes tous pécheurs ; s'il y a quelqu'un qui ne l'est pas, qu'il vienne les juger.

Conclusion. Il faudrait tâcher de sauver au moins les âmes de ces païens infortunés, qui portent aussi notre nature, la nature qui est dans le Christ et sa divine Mère, qui sont bénis dans tous les siècles. Mais pour sauver leurs âmes, il faut atteindre leurs corps. Un hôpital est nécessaire. Pour le fonder, il faudrait trente à quarante mille francs. Des catéchistes-infirmières sont nécessaires également, pour soigner et instruire les malades ; pour chacune, il faut trois cents francs par an ; et pour entretenir chaque malade, une moyenne de deux cents francs.

Il est écrit de l'aumône purement corporelle : *Elemosyna a morte liberat, et ipsa est quæ purgat peccata, et facit invenire misericordiam et vitam æternam.* (L'aumône délivre de la mort ; c'est elle qui efface les péchés, fait trouver miséricorde et donne la vie éternelle). Que doit-on penser de l'aumône qui, après avoir soulagé le corps, va porter jusqu'aux entrailles de l'âme les bienfaits de la rédemption opérée par le Christ ? Ah ! quel noble usage on peut faire d'un vil métal !

La poste expédie elle-même les aumônes (par mandat international). Adresser au Révérend J. M. Coore, missionnaire apostolique, Kumamoto, Japon.

AVENTURE DE NUIT

Cette histoire, m'ayant été racontée par une dame de mes amies, je ne puis mieux faire que de lui laisser la parole.

La scène se passe à Londres, il y a environ douze ans.

Un soir, que je m'étais attardée plus que de coutume chez une de mes amies, en compagnie d'autres



KUMAMOTO (Japon).—Les Sœurs Franciscaines soignant les lépreux